La Linguistique considérée comme critérium de certitude ethnologique. [1]

Par le R. P. **Morice**, O. M. I., Kamloops, British Columbia, Canada.

Notre siècle est éminemment un siècle de recherches et de critique. Pour se croire en pleine possession de la vérité, l'homme réclame aujourd'hui plus que l'héritage de données scientifiques que lui ont léguées la tradition et l'histoire. Une exubérance d'activité intellectuelle le pousse constamment à de nouvelles investigations, des faits dont l'exactitude semblait acquise, des assertions maintes fois répétées et qui paraissaient destinées à braver l'assaut des âges servent de thèmes à une multitude de savants plus ou moins diplômés qui les pèsent dans la balance de leur puissant intellect et parfois les déclarent manquer de justesse. De nouvelles acquisitions dans le domaine de la science ou même des phénomènes d'occurrence quotidienne que nos pères ne songèrent jamais à étudier en critiques sont de même analysés, leur cause est recherchée, leurs relations examinées et leurs effets dûment appréciés. L'homme, de nos jours, a besoin de se familiariser avec son milieu; il voudrait pénétrer les arcanes de la nature, mais, avant tout, il désire se connaître lui-même, savoir son origine, son histoire et sa vraie place dans le monde relativement à ses congénères. D'où les nombreuses sciences qui ont surgi comme par enchantement depuis le commencement de ce siècle, sciences qui, directement ou indirectement, ont presque toutes l'homme pour sujet principal. Telles sont, par exemple, l'anthropologie et ses corrélatifs, l'anthropométrie, la sociologie, la mythologie, l'archéologie et la philologie.

---

[1] [La thèse que l'illustre américaniste ici défend est celle de presque tous les américanistes. Elle ne saurait être confondue avec l'opinion des savants qui prétendent la nullité absolue ou presqu' absolue des autres sciences auxiliaires de l'ethnologie. Du reste l'auteur expliquera et démontrera sa thèse dans une série d'articles traitant à fond et embrassant toute l'ethnographie et la linguistique des Indiens Dénés dont sans doute il existe la première autorité.

Grâce à ces précieux auxiliaires, l'étude de l'homme ne manque jamais de révéler de notables différences dans l'espèce, soit que ces différences portent sur le type, les coutumes, la langue ou les progrès matériels ou psychologiques. D'un autre côté, la comparaison et la collation de ces divers points donnent elles-mêmes naissance à une nouvelle science, l'ethnographie.

La valeur intrinsèque de telles recherches ne pourrait guère s'exagérer, mais l'importance relative de chacune de ces branches de la science considérées comme critériums de certitude ethnique est très inégale. On entend souvent parler de crâniométrie et autres mensurations anthropologiques; nos revues savantes regorgent de descriptions des us et coutumes des diverses nations du monde; leur organisation sociale est maintes fois présentée à notre appréciation, tandis que l'archéologue ne se lasse pas davantage de soumettre à notre jugement les prétentions de sa science favorite. Et pourtant, quand il est question de déterminer sans ambages et sans crainte d'erreur les différences ethnographiques sur lesquelles est basée la division du genre humain en races distinctes, la philologie a, seule, droit à tout notre respect et à une confiance illimitée. Comme le dit Gallatin, „le langage est un monument des affinités primordiales plus durable que le type physique, et il n'existe aucune tribu, quelle que soit sa position dans l'univers, qui ne puisse fournir cette preuve d'affiliation." [1])

Démontrer que cette assertion est loin d'être exagérée fera l'objet de la présente étude. Pour cela nous passerons en revue les diverses branches de la science anthropologique et nous nous efforcerons d'apprécier leurs états de services relativement à la différenciation des races.

Examinons d'abord les prétentions de la physiologie au titre de critérium infaillible de certitude ethnologique. Nous ne tarderons pas à nous apercevoir qu'elles sont fondées sur les aveugles prédilections des théoristes et de ces savants qui exagèrent l'importance de la matière aux dépens de l'esprit. Sans doute, les divisions primaires de l'espèce humaine en blancs, nègres, etc., sont basées sur des particularités physiologiques. Mais l'ethnologie, en tant que science distincte, ne s'occupe guère de divisions de caractère si général. Personne ne se basera sur la couleur d'un

[1]) *Am. Antiquarian*, coll. vol. II.

individu ou d'un groupe d'individus pour leur assigner telle ou telle nationalité. Le teint compte assez peu dans la balance de l'ethnologie. Le physique des indigènes de la péninsule indienne diffère certes assez de celui des nations de l'Europe occidentale, et pourtant la linguistique nous assure que les Indo-Européens ne forment qu'une seule et même famille d'êtres apparentes. Les habitants de l'Abyssinie, bien que parfaitement noirs, n'en appartiennent pas moins, par leur origine, au stock sémitique et par conséquent à une race blanche. „Sous l'influence du soleil, des Mongols sont devenus aussi bistrés que des nègres, tandis qu'il y a dans les régions tropicales des blancs qui, sous le rapport du teint, pourraient passer pour de vrais Mongols." [1])

Ainsi en est-il des cheveux. Certains anthropologues ont attaché la plus grande importance à ce point du physique humain; quelques polygénistes ont même essayé de baser leurs divisions ethniques sur un détail si banal. Mais la couleur des cheveux varie tellement, même entre représentants de la même race, qu'on ne saurait sans témérité la citer comme un facteur de tant soit peu d'importance ethnographique. Les cheveux blonds passent généralement pour un indice certain de sang aryen, et pourtant, même chez les aborigènes de l'Amérique où, de l'aveu de tout le monde, les cheveux changent le moins de couleur ou de forme, les chevelures de teint clair ne sont point la grande rareté que certains anthropologues ont tant prônée. Mon expérience personnelle me permet de souscrire sans réserve à l'assertion du docteur Brinton qui remarque que, parmi eux, „les cheveux sont rarement complètement noirs; examinés à une lumière réfléchie, ils laissent généralement percevoir une légère teinte rouge. Cette nuance est très apparente chez certaines tribus, surtout parmi les enfants. Le plus souvent plats et grossiers, leurs cheveux sont pourtant quelquefois fins et soyeux, quand ils ne sont pas ondulés et bouclés." [2])

Il y a quelque vingt ans, un savant habitué à attribuer la plus grande importance aux cheveux considérés comme moyen de différencier les races humaines, le docteur Waldeyer, alors professeur d'anatomie à l'Université de Strasbourg, dut avouer que „ce serait

---

[1]) Topinard, *Revue d'anthropologie*, octobre 1886, p. 594.
[2]) *The American Race*, New-York, 1891, p. 39.

une fatale erreur que de distinguer les races d'après la seule caractéristique de la couleur et de la forme des cheveux." [1])

Soit; la couleur de la peau et des cheveux n'est qu'un pur accident, observera peut-être quelque anthropologue, mais on n'en peut dire autant de la conformation et de la capacité du crâne humain. Ce à quoi je réponds: il est admis que la différence entre les crânes des Européens et ceux des nègres est notable et même essentielle; mais cette distinction est d'un caractère presque aussi général que celui de la couleur de la peau. Les particularités crâniennes peuvent prétendre à quelque influence relativement à la classification primaire du genre humain; elles seraient de peu de valeur aux yeux de l'observateur désireux de différencier les diverses races ou nationalités.

Et n'oublions pas ici que nous avons à compter avec les dépressions, allongements et autres déformations artificielles du crâne. Or, les savants n'ignorent pas que ces pratiques ne sont pas le fait des seuls Indiens de l'Amérique; d'autres races les connaissent. Même de nos jours, elles se rencontrent dans certaines parties de la Turquie et même de la France. D'un autre côté, les auteurs grecs et latins nous apprennent qu'elles étaient aussi en honneur dans l'antiquité. Poussées á un degré exagéré, ces déformations artificielles ne trompent point un craniologue exercé; mais, en d'autres cas, où est le naturaliste qui tracera, sans crainte de se tromper, la ligne de démarcation entre les crânes naturellement allongés et ceux qui doivent leur forme à une légère manipulation?

De plus, d'apres les physiologues, le genre de vie de l'individu exerce une très notable influence sur la conformation de son crâne. Pritchard cite cet exemple frappant: „Il y a deux cents ans, une grande multitude d'Irlandais furent refoulés des comtés d'Antrim et de Down vers le rivage de la mer, où ils ont depuis vécu dans un état d'abjecte pauvreté. La conséquence en a été qu'ils se distinguent encore par des traits physiques dénotant une dégradation exceptionnelle. Ils ont la bouche béante et en saillie, les dents très fortes et les gencives découvertes, tandis que leurs pommettes proéminentes et leur nez épaté suggèrent l'idée de barbarisme." [2])

---

[1]) *Atlas der menschlichen und tierischen Haare,* 1884.

[2]) *Histoire naturelle,* 3e édit., vol. I.

Une mutation dans la condition sociale affecte, paraît-il, non seulement la forme du crâne, mais même la structure physique entière de l'individu puisque le même auteur ajoute: „Ils ont en moyenne 5 pieds 2 pouces de hauteur; ils sont ventrus, montés sur de longues jambes grêles, et ont des traits d'avortons. Une stature au-dessous de la moyenne et une ténuité anormale des membres sont partout l'indice d'une condition abjecte et barbare. On le voit surtout chez les Bushmen et les aborigènes de la Terre de Feu et de l'Australie." [1])

Mais l'argument le plus plausible contre les prétentions de la craniométrie à être regardée comme un sûr critérium d'identité ethnique consiste en ce que la forme et la capacité du crâne varient presque toujours d'une manière très remarquable, même dans la même race. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, „de 245 crânes péruviens qui se trouvent dans la collection de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, 168 sont brachycéphaliques, 50 dolichocéphaliques et 27 mésocéphaliques." [2]) D'un autre côté, le docteur Hensels assure que les crânes d'Indiens Coroados du Mexique qu'il a examinés correspondent, sous tous les rapports, à ceux des Allemands.[3]) Il ne faut donc point s'étonner si un ethnographe de la force du docteur Brinton en est venu à déclarer[4]) que la forme du crâne n'est point un facteur invariable en anatomie humaine et que, par conséquent, elle n'a que peu de valeur quand il est question de différencier les races.

Il me semble que nous avons péremptoirement disposé des titres de l'anthropométrie considérée comme moyen de déterminer les distinctions raciales. Mais que penser des services rendus par la sociologie à l'ethnographie? Ils sont précieux, sans doute, et pourtant, comparée à la linguistique, la sociologie se trouve dans la relation d'un accessoire au principal. La philologie différencie presque infailliblement les diverses races; la sociologie confirme ou suggère ces divisions au moyen de donnees qui sont généralement, bien que non invariablement, d'importance secondaire.

On trouve, de par le monde, une infinité de coutumes et d'observances dont l'universalité n'est de service à l'ethnographie

[1]) *Ubi supra.*
[2]) *The American Race,* par le docteur Brinton, p. 210.
[3]) *The American Race,* p. 39.
[4]) *Ibid; passim.*

qu'en tant qu'elles confirment par suggestion l'unité de l'espèce humaine. Prenons comme exemple une des plus remarquables de ces pratiques: la circoncision. Aux yeux du vulgaire, elle est caractéristique de la nation juive; mais il n'en est pas moins certain qu'elle était en honneur chez plusieurs peuples sémitiques. Ainsi, d'après Hérodote, les Egyptiens se circoncisaient, non moins que les Ethiopiens. L'épître de Barnabé nous est un garant que les Arabes et les Syriens en faisaient autant. La même remarque s'applique également, d'après saint Jérôme, à la majorité des Iduméens, des Ammonites, des Moabites et des Ismaélites. Les mahométans pratiquent aussi la circoncision, et ce rite a été introduit partout où le Coran a pénétré.

Mais, dira-t-on, tous ces peuples, qu'ils soient hamites ou eusémites, appartiennent au même stock et, puisqu'ils connaissent tous la circoncision, la seule déduction qu'on doive en tirer c'est que, dans ce cas, la sociologie est en parfaite harmonie avec la philologie, et, par conséquent, la valeur de la première considérée comme critérium ethnique, loin d'en être affaiblie, en est, au contraire, grandement augmentée. Ce raisonnement ne manquerait pas de force, n'était que la pratique en question était commune à d'autres familles non sémitiques. Qu'en devons-nous penser quand nous voyons la circoncision en honneur chez des races complètement hétérogènes? Or, c'est un fait avéré qu'elle était connue des habitants préhistoriques du Mexique, et, aujourd'hui, nous la trouvons chez des peuples de caractère ethnique très divers, comme, par exemple, chez les Cafres, chez les insulaires des îles Amis, chez les natifs de l'archipel Indien, à Madagascar, aux Philippines et même chez les Hottentots. Bien plus, Petitot prétend en avoir découvert des vestiges jusque parmi les Dénés de l'extrême nord de l'Amérique, sous le cercle polaire. Evidemment, une coutume si répandue peut tout au plus servir à prouver l'unité de l'espèce humaine; on n'en saurait tirer un argument en faveur d'une affinité raciale entre les peuples qui la pratiquent.

Je pourrais citer une foule d'autres observances qui n'ont pas plus d'importance aux yeux de l'ethnographe. On nous apprend que les Cafres ont en horreur la viande du porc; faut-il en conclure qu'ils sont de descendance juive? Les Indiens Kansas se rasaient la tête; or, les Egyptiens en agissaient de même. Chacun connaît les fameux troglodytes du Colorado et de la vallée

de Gila; or, M. A. Harvey, le savant ex-président de l'Institut canadien de Toronto, nous parlait récemment de troglodytes parfaitement authentiques, qu'il avait lui-même observés, non pas dans un coin reculé du continent américain, mais au beau milieu de la France.[1]) D'une similarité d'habitation en déduirons-nous une identité de race? Une réponse affirmative ne serait, j'imagine, guère du goût de nos compatriotes habitant des cavernes du Midi.

En outre, on trouve, dans le sud des Etats-Unis d'Amérique, les célèbres Puéblos qui, bien que devant tous leur nom au même genre d'habitation, n'en appartiennent pas moins à des groupes ethniques différents.

Mais, pour nous cantonner dans les limites de la sociologie, nous lisons que les cheveux des veuves hindoues sont coupés ras, quand elles n'ont pas la tête complètement rasée. A la mort de leur mari, elles échangent leur joli costume contre des haillons sordides. Or, cette même coutume s'observe, de nos jours, parmi les Babines et les Porteurs, deux divisions de la grande famille dénée de l'Amérique septentrionale. Du temps des Pharaons, les dames égyptiennes en deuil devaient se raser les sourcils et déposer leur perruque, comme si, en pareille circonstance, le port même d'une apparence de chevelure eût été à leurs yeux, une infamie sociale. Et pourtant, quel ethnographe oserait s'appuyer sur une si fortuite similarité de coutumes pour assigner aux Dénés et aux races asiatiques une communauté d'origine avec les anciens Egyptiens?

J'ai décrit ailleurs les banquets cérémoniaux qui suivent, chez les Porteurs, la crémation des morts. Or, nous lisons que, parmi les Géorgiens, dès qu'un cadavre a reçu les honneurs de la sépulture en présence d'un vaste concours d'étrangers, les hôtes doivent prendre part à un festin digne d'un Pantagruel.[2])

[1]) *Celtic, Roman and Greek types*, etc. Trans. Can. Inst., vol. II, p. 181.

[2]) „Des bœufs sont tués, des outres pleines de vin de Kakhétie sont débouchées, et le boire et le manger continuent jusqu'à ce que les hôtes roulent sous la table, je veux dire sur l'herbe, où ils se tiennent accroupis en face des aliments. Un mois après la mort de celui qu'on veut ainsi honorer et au jour anniversaire, les mêmes scènes pathétiques, les mêmes réjouissances recommencent. On parle encore des funérailles d'un certain Déophale . . . Après un délai de trois semaines, 80 000 personnes se trouvèrent rassemblées dans les enclos des bêtes à cornes, et les cris et les hurlements s'entendaient à plusieurs milles à la

Qui n'a entendu parler des pleureuses à gages de l'ancienne Rome? Les mêmes marques d'un chagrin de commande étaient familières aux Juifs, comme elles le sont aujourd'hui à la plupart des tribus américaines, comme elles le sont, à un degré encore plus exagéré, aux Chinois modernes, puisqu'un livre intitulé: *Comment doivent se comporter les vrais Fils du ciel* décerne une mention honorable à une certaine Chinoise qui avait pleuré si bruyamment son défunt mari, que les murs de la cité en avaient croulé.

De plus, nous devons observer que la manière de disposer des morts, que ce soit la crémation, la sépulture ou la momification, n'a rien à faire avec la classification des races. Toutes ces différentes pratiques, ou du moins les deux premières, étaient fréquemment contemporaines chez des peuples étroitement apparentés, ou même, dans plus d'un cas, chez des fractions colimitrophes d'une seule nation. D'un autre côté, des races hétérogènes ont, plus d'une fois, adopté la même manière de traiter les cadavres. Si l'Egypte eut ses momies, on peut en dire autant du Pérou préhistorique et même des îles de la Reine Charlotte, dans la Colombie britannique.[1]

On pourrait ajouter à ce qui précède le fait encore plus significatif que l'organisation de la tribu et le système des clans propre aux aborigènes de l'Amérique varient notablement même entre tribus du même groupe ethnologique. Quelques-unes sont gouvernées par l'autorité patriarcale, tandis que d'autres portions de la même race, parfois même des tribus colimitrophes, reconnaissent, le principe matriarcal ou le droit de la mère comme la loi fondamentale de leur constitution.

Voudrait-on soumettre à notre considération les titres de la psychologie relatifs à la différenciation des races? On constaterait bientôt que cette science est alors un guide encore moins sûr. Car, bien que nous ne puissions pas reconnaître les memes facultés psychiques à tous les peuples, ce n'en serait pas moins

ronde. Le banquet dura trois jours pleins, et des troupeaux de bœufs et des moutons furent massacrés pour orner ensuite les broches des cuisiniers." (Vicomte de Vogüé, dans *Harper's Monthly*, juin 1890.)

[1]) „Un Indien, qui me servait de guide, me fit voir plusieurs cavernes où les sauvages enterraient autrefois leurs morts. Nous en examinâmes quelques-unes et ouvrîmes plusieurs des boîtes qui contenaient les restes des anciens habitants. Dans chaque cas, nous trouvâmes le cadavre momifié avec les membres repliés absolument de la même manière que les momies mexicaines." (James Swan, dans le journal de Victoria, *Colonist*, août 18·2.)

outrepasser les bornes de la vérité que de soutenir la congénéité de deux races par cela seulement qu'elles possèdent un égal degré de culture ou de barbarisme. Aristote déclare qu'une nation, chez les Thraces, était si primitive au point de vue psychologique, que son arithmétique n'allait pas au delà du chiffre 4 [1]. D'un autre côté, on nous apprend que les Chiquitos, Indiens de l'Amérique du Sud, ne dépassent point l'unité dans leur système de numération. Pour tout nombre complexe, leur rude langue a recours à des termes de comparaison tels que, par exemple: autant que les yeux d'une personne, autant que les membranes d'une patte de corbeau, autant que les doigts d'une main, et ainsi de suite. Les Tasmaniens peuvent compter jusqu'à deux, mais pas davantage. Les noirs de l'Australie vont un peu plus loin; ils disent: un, deux, deux-un (trois), deux-deux (quatre); puis ils ajoutent: plus de quatre, c'est-à-dire un nombre indéfini. Or, il est évident que des races d'habitat si distant, si isolé, bien qu'identiques sous le rapport de l'indigence psychique, n'en sont pas moins totalement distinctes au point de vue ethnologique.

L'Egypte avait ses hiéroglyphes, mais le pays des Aztèques avait aussi les siens. Les premiers n'avaient qu'un point de supériorité sur les seconds, puisque les caractères américains, bien qu'en partie idéographiques, étaient aussi phonétiques. Quelques tribus aborigènes du Mexique avaient même fait tant de progrès en culture psychologique, qu'elles avaient inventé un système d'écriture purement phonétique. De plus, les caractères cunéiformes des Assyriens n'ont-ils pas de signes équivalents dans les signes calculiformes des Mayas? Et les livres aztèques en parchemin ou en papier maguey ne pourraient-ils pas faire pendant aux rouleaux de cuir des Juifs et des Moabites et aux papyrus des Egyptiens? Pourquoi ne pas mentionner non plus le précieux calendrier des Aztèques qui reconnaissait les 365 jours de l'année solaire, et celui encore plus compliqué des Mayas, lequel, outre un cycle de 20 ans et un autre de 52 ans, comprenait un grand cycle de 252 ans? Ces calendriers, provenant de peuples emprisonnés entre deux océans, peuvent certainement figurer avec honneur à côté des cycles zodiatiques de la Perse et de l'Egypte. Par conséquent, des talents intellectuels d'égale portée ne sauraient servir à prouver une identité raciale.

---

[1] *Problem.*, sec. XV, 3, t. II, p. 753.

La même remarque s'applique avec autant de force aux qualités comme aux faiblesses morales. Les Bushmen de l'Afrique australe et les aborigènes de l'Australie sont ordinairement mis au rang des créatures intelligentes les plus basses et les plus viles. On ne pourrait pourtant les classer pour cela avec les Caraïbes de l'Amérique méridionale, parmi lesquels les mariages entre père et fille ou entre frère et sœur sont, dit-on, loin d'être rares.

Mais il existe une autre science qui jouit aujourd'hui d'une grande estime parmi les ethnographes, je veux dire l'archéologie. Cepedant, même dans les circonstances les plus favorables, cette science ne peut guère déterminer que de très vagues divisions du genre humain, sans compter que, comme son nom l'indique, elle traite presque exclusivement du passé. Hormis, en quelques cas particuliers, aucune relique archéologique, surtout si elle appartient à l'âge de pierre, ne peut indiquer avec tant soit peu de précision la nationalité de l'artisan. Des ruines monumentales seraient peut-être un facteur plus puissant dans l'identification des races primitives. Pourtant, le style propre à ces monuments, les diverses formes de leur ornementation, en un mot, leur architecture particulière, auraient alors plus de valeur que le seul fait de leur existence; mais il est douteux que même ces détails puissent prétendre au titre de critérium infaillible de certitude ethnologique. De semblables travaux se rencontrent, sous une forme ou sous une autre, dans le monde entier; et les conclusions ethnographiques auxquelles ils ont jusqu'ici donné lieu sont d'importance inappréciable. Le Mexique a ses pyramides non moins que l'Egypte. L'honneur de nous avoir laissé des monuments historiques n'appartient pas exlusivement à la Grèce et à l'ancienne Rome; les américanistes connaissent bien les *Casas Grandes* des Pumas, les temples des Téotihuacans, les ruines de Mitla et les superbes structures de Copan, de Palenque, etc., au Mexique, aussi bien que les murailles cyclopéennes des constructions péruviennes. Un fait, ne pas encore assez apprécié, est que de semblables ruines monumentales se recontrent jusqu'au fond des îles les plus reculées de l'océan Pacifique.[1])

---

[1]) Par exemple, sur l'île de Pâques, qui se trouve à 2500 milles de l'Amérique du Sud, se trouvent de grandes plates-formes en grandes pierres de taille jointes ensemble sans être cimentées et dont les murs, du côté de la mer, ont

Quelle leçon nous ont enseignée ces monuments? Pris séparément, quelle nation de l'antiquité nous ont-ils permis d'identifier? Leurs inscriptions nous ont, sans doute, fourni de précieux renseignements; mais des inscriptions, comme telles, se rattachent à la philologie plutôt qu'à l'archéologie. Dénués d'inscriptions ou de tout style d'ornementation déjà connu de la science, ces restes architectureaux n'ont guère d'autre importance que d'attester la soif d'immortalité innée au cœur de l'homme. Ce ne sont que de muets témoins d'un passé dont ils ne peuvent révéler les secrets.

Mais, du moins, que penser des mounds? Ces tumuli ne sont-ils pas pas de caractère distinctement américain et ne peuvent-ils pas prétendre à une très grande importance ethnographique? Tout d'abord, l'Amérique n'est point le pays exclusif des mounds; on en trouve ailleurs et en grand nombre, ne serait-ce qu'en Chine et en Ecosse, par exemple[1]). En second lieu, ces monuments grossiers n'ont de valeur ethnique que celle qui revient de droit aux reliques archéologiques qu'ils recèlent souvent dans leur sein. L'idée d'une race spéciale de bâtisseurs de mounds, bien qu'encore vivace en certains quartiers, s'évanouira le jour où le public savant se convaincra, avec les

---

près de 30 pieds de hauteur et de 200 à 300 de longueur sur une trentaine de largeur. Quelques-unes des pierres taillées ont 6 pieds de long. Des images colossales gisent par terre près du piédestal qui les supportait. Une statue de 8 pieds de haut et du poids de 4 tonnes fut apportée en Angleterre, et se trouve maintenant au Musée britannique. Sur l'île de Tonga, il y a un curieux monument formé de deux blocs rectangulaires de 40 pieds de haut autour duquel une énorme plaque de pierre sert de piédestal à un immense bol de même matière Dans l'île Ponape, une des Carolines, il y a de grandes ruines, dont la principale représente une espèce d'enclos de 300 pieds de longueur et dont les murs sont composés de prismes basaltiques. On trouve des ruines de moindre importance sur les îles Ponape et Kusaie dans le même groupe. Dans les îles Larron et Voleur se dressent des colonnes de pierre hautes de 14 pieds, surmontées d'une pierre semi-globulaire de 6 pieds de diamètre. Dans les îles Senidoine se trouvent aussi des monuments gigantesques. (Condensé du *Dominion Illustrated*, 6 décembre 1890.)

[1]) „ Entre Kalgan et Yucho, on voit des anciens mounds en groupes sur la plaine ou isolés sur des éminences. Ces derniers ressemblent à des tours à signaux, tandis que les premiers suggèrent l'idée de tombes. Ils ont environ 30 pieds de haut, sont de forme circulaire ou ovale et leurs groupes semblent fortuits et sans idée préconçue." Mark Williams, *Smithsonian Report*, part. I, p. 907, 1885.)

premiers archéologues américains, que „les liens déjà découverts rattachant directement les Indiens aux peuples qui élevèrent ces monuments sont si nombreux et si solides que les deux prétendues races n'en font évidemment qu'une".[1])

J'ai groupé, dans un autre essai[2]), une telle série de faits des plus authentiques en faveur de cette thèse, que je n'ai personnellement pas l'ombre d'un doute qu'elle ne soit la seule vraie. Au fur et à mesure que les résultats des explorations dirigées par les spécialistes de Washington seront divulguées, je suis persuadé que, seuls, les esprits entichés de leurs idées préconçues pourront refuser de croire que, dans la plupart des cas, les mounds ont été élevés par les ancêtres immédiats des Indiens établis dans leur proximité lors de la découverte de leur pays. Or, comme ceux-ci appartiennent á des groupes ethnologiques différents, leurs travaux ne sauraient être invoqués comme faisant autorité en fait de classifications raciales.

Reste la mythologie. Sa place légitime dans l'estime de l'ethnographe ne peut être bien élevée; certains mythes sont, on le sait, d'une diffusion à peu prè universelle. Ensuite la théogonie même d'un peuple peut céder sous la pression latente exercée par des nations étrangères au moyen de migrations, de captivités ou de commiscégénation. J'ai observé moi-même quelques cas où la mythologie d'un peuple a été en grande partie empruntée à une tribu hétérogène.

Mais remarquera le lecteur, quel peut être l'objet de ce qui précède à moins que ce ne soit de jeter le discrédit sur les différentes sciences mentionnées? Loin de moi pareille présomption. Chacune d'elles a certainement sa sphère d'utilité; il arrive fréquemment que la langue de quelque nation de l'antiquité nous est si complètement inconnue qu'on ne peut même hasarder la moindre supposition à son endroit, et alors l'archéologie est le seul moyen, tout imparfait qu'il soit, d'identifier une race. Il peut se faire aussi que l'apport de quelqu'une de ces sciences peut, par la quantité de ses éléments ou leur importance exceptionnelle,

---

1) *Work in Mound Exploration of the Bureau of Ethnology*, Washington p. 11, 1887.

2) *Notes archeological, industrial, commercial on the Western Dénés*, Toronto, 1894.

devenir, à défaut de tout autre témoignage, un véritable critérium de certitude ethnologique. Dans tous les cas, ces sciences jouissent d'une force corroborative qui n'est point à dédaigner. Mais je dois répéter qu'aucune d'elles, prise séparément, ne peut passer pour un guide infaillible quand il s'agit de différencier ou d'identifier les races humaines. A la philologie seule est réservé le privilège de remplir ce rôle avec avantage, et ceci s'entend naturellement des cas où, par ailleurs, tout document historique fait défaut.[1]

C'est là, je crois, un fait à peu près reconnu en ce qui regarde l'ethnologie américaine. Voici ce que dit le docteur Brinton des indigènes de l'Amérique: „Ces stocks nous offrent, sans aucun doute, la base la plus sûre de la classification ethnique des tribus américaines, la seule base, en réalité, qui possède quelque valeur. Les efforts tentés jusqu'ici en vue d'établir une classification basée sur les limites géographiques, les particularités politiques, les traits physiques des peuples, ou bien, sur la forme du crâne, ou relativement au degré de sauvagerie ou de civilisation, ont tous été sans résultats satisfaisants. O ne peut subdiviser la race qu'en prenant la linguistique pour guide. Une similarité d'idiome suppose généralement identité de descendance et uniformité d'avantages psychiques. Sans doute, l'histoire du monde nous révéle plus d'une mutation forcée de la langue d'un peuple; mais cette imposition a toujours été accompagnée d'une infiltration de sang correspondante".[2]

Par race, le docteur Brinton entend ici l'agrégat des aborigènes du nouveau monde. Par conséquent, la subdivision de race dont il parle équivaut à la classification primaire des Indiens en stocks distincts.

---

[1]) L'histoire rapportant quelques rares exceptions, cette dernière restriction est nécessaire. La plus importante de ces exceptions est celle de la nation juive, dont les membres perdirent leur idiome particulier lors de la captivité de Babylone. A leur retour au pays de leurs ancêtres, leur langue devint le syro-chaldaïque, et, après les conquêtes d' Alexandre, le grec devint le dialecte familier aux personnes instruites et généralement aux habitants des villes. D'un autre côté, le fait qu'on ne peut reconnaître les restes des dix tribus à leur langage ne milite point contre ma thèse, puisque je parle de nations comme telles et non de bandes d'individus qui ont fini par être absorbées par les peuples au milieu desquels elles se sont établies.

[2]) *The American Race,* p. 57.

Quant à la mutation du langage, elle peut s'effectuer de deux manières: premièrement par la violence, le droit de conquête et une législation coercitive, c'est le cas des Irlandais et des Polonais. Mais alors l'histoire relate généralement la raison de pareilles altérations linguistiques. Or, on doit se rappeler que ma thèse ne porte que sur les cas où tout document historique fait défaut. En second lieu, le dialecte national peut s'altérer de lui-même, se désagréger graduellement, insensiblement, par l'effet du temps, une croissance naturelle, un perfectionnement logique ou même ce que j'appellerai une sorte de persuasion morale exercée par le plus fort au détriment du plus faible.

Pas n'est besoin de beaucoup d'érudition pour s'apercevoir que ces mutations linguistiques sont elles-mêmes le meilleur des critériums ethnologiques. Prenons, par exemple, les soi-disan idiomes romans; on peut facilement reconnaître dans leurs parties componentes des traces indubitables des divers stocks dont l'amalgame est devenu ce que nous appelons aujourd'hui *les langues latines*. Cette tâche est même plus facile encore relativement à l'anglais, qui est la preuve la plus péremptoire du sang saxon et normand qui coule dans les veines de la nation britannique. Dans de tels mélanges, les formes linguistiques accidentelles et les mots de moindre importance peuvent disparaître; les racines des dialectes primitifs resteront et se feront aisément reconnaître.

La suprême importance de la philologie est donc évidente. Qu'on me permette de la démontrer plus clairement encore, s'il est possible, à l'aide d'un exemple tiré de mon pays d'adoption. Inutile de parler ici de la manière dont les ethnographes américains ont découvert l'identité raciale des Iroquois et des Chérokees. Ce n'est un secret pour personne, que dans ce cas comme dans tant d'autres, la linguistique a fourni la clef qui a permis de résoudre le problème. Que le bienveillant lecteur veuille bien se reposer maintenant des excursions théoriques dans lesquelles je me suis permis de l'entraîner; nous allons étudier ensemble, dans les fascicules suivants, une des races américaines les plus intéressantes, je veux dire la race dénée.